

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LXXXVI. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794

Mais je veux descendre & faire un tour de promenade au jardin. Je porterai cette lettre au dépôt, avec toutes les siennes; à la réserve des deux dernières, que je mettrai sous ma première enveloppe, si je suis assez heureuse pour vous écrire encore. Dans l'intervalle, ma chere amie . . . mais quel objêt proposerai-je à vos prieres? Adieu donc. Qu'il me soit permis seulement de vous dire adieu.

LETTRE LXXXVI.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Dimanche 9 d'Avril au matin.

Ne vous imaginez pas, très-chere amie, que votre réflexion d'hier, quoique le plus sévere effet que j'aye jamais éprouvé de votre impartiale affection, m'ait inspiré le moindre ressentiment contre vous. Ce seroit m'exposer au plus fâcheux inconvénient de la condition royale, c'est-à-dire, perdre le moyen d'être avertie de mes fautes & de pouvoir m'en corriger; & renoncer par conséquent au plus précieux fruit d'une ardente & sincere amitié. Avec quel
éclat

éclat & quelle noblesse ce feu sacré doit-il brûler dans votre sein, pour vous faire reprocher à une infortunée d'avoir moins de chaleur dans sa propre cause que vous n'en avez vous-même, parce qu'elle s'efforce de justifier ceux qui ne sont pas disposés à lui prêter leur secours? Dois-je vous blâmer de cette ardeur? ou ne dois-je pas la regarder plutôt avec admiration?

Cependant, de peur que vous ne vous confirmiez dans un soupçon, qui me rendroit inexcusable s'il avoit quelque fondement, je dois vous déclarer, pour me rendre justice à moi-même, que je ne connois pas mon propre cœur s'il recele cette *inclination secrète ou désavouée, que vous attribueriez à toute autre femme que moi.* Je suis fort éloignée aussi *d'être plus indifférente que je ne veux le paroître* sur le succès des espérances que j'ai eues du côté de votre mere. Mais je crois devoir l'excuser; ne fut-ce que par cette seule raison, qu'étant d'un autre âge que le mien & mere de ma plus chere amie, je ne puis attendre d'elle les mêmes sentimens d'amitié que de sa fille. Ceux que je lui dois sont le respect & la vénération, qu'il seroit difficile d'accorder avec cette douce familiarité qui est un des plus indispensables & des plus sacrés liens
par

par lesquels votre cœur & le mien sont unis. Je pourrois attendre de ma chere Anne Howe, ce que je ne dois pas me promettre de sa mere. En effêt ne seroit-il pas bien étrange qu'une femme d'expérience fut exposée à quelque reproche pour n'avoir pas renoncé à son propre jugement, dans une occasion où elle n'auroit pû se conformer aux désirs d'autrui sans choquer une famille, pour laquelle elle a toujors fait profession d'amitié, & sans se déclarer contre les droits des peres sur leurs enfans ; sur-tout lorsqu'elle est mere, elle-même, d'une fille (permettez-moi de le dire) dont elle redoute le vif & charmant caractère ? Crainte maternelle à la vérité, qui lui fait considérer votre jeunesse plus que votre prudence ; quoiqu'elle sache, comme tout le monde, que votre prudence est fort au-dessus de votre âge.

Mais je passe aux deux points de votre lettre qui me paroissent aussi importans qu'à vous.

Vous établissez ainsi la question ; „ si je „ ne dois pas me déterminer plutôt à partir „ avec une personne de mon sexe, qu'avec „ une personne de l'autre, avec Lovelace ?

Et supposé que je parte avec lui ;

„ Si

„Si je ne dois pas me marier le plutôt
„qu'il me sera possible?

Vous sçavez, ma chere, les raisons qui
m'ont fait rejeter vos offres, & qui me
font même désirer très - ardemment que
vous ne paroissiez point dans une entreprise,
à laquelle il n'y a qu'une nécessité cruelle
qui ait été capable de me faire penser, &
pour laquelle vous n'aurez pas la même ex-
cuse. A ce compte, votre mere auroit eu
raison de s'alarmer de notre correspondan-
ce, & l'événement justifieroit ses craintes.
Si j'ai peine à concilier, avec mon devoir,
la pensée de me dérober par la fuite à la ri-
gueur de mes amis; qu'allégueriez - vous
pour votre défense, en quittant une mere
pleine de bonté? Elle tremble que l'ardeur
de votre amitié ne vous engage dans quel-
que indiscretion; & vous, pour la punir
d'un soupçon qui vous offense, vous vou-
driez faire voir, à elle & à tout le monde,
que vous pouvez vous précipiter volontaie-
ment dans la plus grande erreur dont notre
luxe puisse être coupable.

Et je vous le demande, ma chere, cro-
yez - vous qu'il fut digne de votre générosi-
té, de hazarder une fausse démarche, par-
ce qu'il y a beaucoup d'apparence que votre
mere se croiroit trop heureuse de vous re-
voir? Je

Je vous assure que malgré les raisons qui peuvent me forcer moi-même à cette fatale démarche, j'aimerois mieux m'exposer à toutes sortes de risques de la part de ma famille, que de vous voir la compagne de ma fuite. Vous imaginez-vous qu'il soit à désirer pour moi de doubler ou de tripler ma faute aux yeux du public ; de ce public, qui, de quelque innocence que je me flatte, ne me croira jamais tout-à-fait justifiée par les cruels traitemens que j'essuye, parce-qu'il ne les connoît pas tous ?

Mais, très-chere, très-tendre amie, apprenez que ni vous, ni moi, nous ne nous engagerons point dans une démarche que je crois également indigne de l'une & de l'autre. Le tour que vous donnez à vos deux questions me fait voir clairement que vous ne me la conseillez point. Il me paroît certain que c'est le sens dans lequel vous désirez que je les prenne ; & je vous rends graces de m'avoir convaincue avec autant de force que de politesse.

C'est une sorte de satisfaction pour moi, en considérant les choses dans ce jour, d'avoir commencé à chanceler avant l'arrivée de votre dernière lettre. Hé bien, je vous déclare qu'elle me détermine absolument à



ne pas partir ; ou du-moins , à ne pas partir demain.

Si vous-même, ma chere, vous jugez que le succès des espérances que j'ai eues du côté de votre mere a pû m'être indifférent, ou, pour trancher le mot, que mes inclinations ne sont pas innocentes, le monde me traitera sans doute avec bien moins de ménagement. Ainsi lorsque vous me représentez que *toutes les délicatesses doivent s'évanouir* au moment que j'aurai quitté la maison de mon pere ; lorsque vous me faites entendre qu'il faudra laisser juger à M. Lovelace quand il pourra me quitter avec sûreté, c'est-à-dire, lui laisser le choix de me quitter ou de ne me quitter pas ; vous me jettez dans des réflexions, vous me découvrez des périls, sur lesquels il doit m'être impossible de passer, aussi long-tems que la décision dépendra de moi.

Tandis que je n'ai considéré ma fuite que comme un moyen de me dérober à M. Solmes ; que je me suis remplie de l'idée, que ma reputation avoit déjà souffert de mon emprisonnement, & que j'aurois toujours le choix, ou d'épouser M. Lovelace, ou de renoncer tout-à-fait à lui ; quelque hardiesse que je trouvasse dans cette démarche, je me suis figuré, que traitée comme je le suis,

fuis, elle pouvoit être excusée ; si non aux yeux du monde, du-moins à mes propres yeux : & se trouver sans reproche au tribunal de son propre cœur, c'est un bonheur que je crois préférable à l'opinion du monde entier. Mais après avoir condamné l'ardeur indécente de quelques femmes, qui fuyent de leur chambre à l'Autel ; après avoir stipulé avec Lovelace, non-seulement un délai, mais la liberté de recevoir sa main ou de la refuser ; après avoir exigé de lui qu'il me quittera aussitôt que je serai dans un lieu de sûreté (dont vous observez néanmoins qu'il doit être le juge ;) après lui avoir imposé toutes ces loix, qu'il ne seroit plus tems de changer quand je le souhaiterois, me marier aussitôt que je serai entre ses mains ! Vous voyez, ma chere, qu'il ne me reste pas d'autre résolution à prendre que celle de ne pas partir avec lui.

Mais comment l'appaiser, après cette retractation ? Comment ? En faisant valoir le privilège de mon sexe. Avant le mariage je ne lui connois aucun droit de s'offenser. D'ailleurs, ne me suis-je pas réservé le pouvoir de me retracter, si je le juge à propos ? Que serviroit la liberté du choix, comme je l'ai observé à l'occasion de votre mere, si ceux qu'on refuse ou qu'on exclut avoient



droit de s'en plaindre ? Il n'y a pas d'homme raisonnable qui doive trouver mauvais, qu'une femme, qu'il se propose d'épouser, refuse de tenir sa promesse, lorsqu'après la plus mure délibération elle est convaincue qu'elle s'est engagée témérairement.

Je suis donc résolue de soutenir l'épreuve de mercredi prochain ; ou peut-être de mardi au soir, dois-je dire plutôt, si mon pere n'abandonne pas le dessein de me faire lire & signer les articles devant lui. Voilà, voilà, ma chere, la plus redoutable de toutes mes épreuves. Si je suis forcée de signer mardi au soir, alors, juste Ciel ! tout ce qui m'épouvante doit suivre le lendemain comme de soi-même. Si je puis obtenir par mes prieres, peut-être par mes évanouissemens, par mes délires, (car, après un si long bannissement, la seule présence de mon pere me jettera dans une furieuse agitation) que mes amis abandonnent leurs vûes, ou qu'ils les suspendent, du-moins l'espace d'une semaine, l'espace de deux ou trois jous, l'épreuve du mercredi en fera du-moins plus légère. On m'accordera sans doute quelque-tems pour délibérer, pour raisonner avec moi-même. La demande que j'en ferai ne fera point une promesse. Comme je n'ai pas fait d'effort pour m'échapper,

chapper, on ne peut me soupçonner de ce dessein ; ainsi j'aurai toujours le pouvoir de fuir, pour dernière ressource. Madame Norton doit m'accompagner dans l'assemblée ; avec quelque hauteur qu'on la traite, elle prendra ma défense à l'extrémité. Peut-être sera-t-elle secondée alors par ma tante Hervey. Qui sait si ma mère ne se laissera pas attendrir ? Je me jetterai aux pieds de tous mes Juges. J'embrasserai les genoux de chacun, l'un après l'autre, pour me faire quelque ami. Quelques-uns ont évité de me voir, dans la crainte de se laisser toucher par mes larmes. N'est-ce pas une raison d'espérer qu'ils ne seront pas tous insensibles ? Le conseil que mon frère a donné de me chasser de la maison & de m'abandonner à mon mauvais sort, peut-être renouvelé & se faire accepter. Mon malheur n'en sera pas plus grand du côté de mes amis ; & je regarderai comme un bonheur extrême de ne pas les quitter par ma faute, pour chercher une autre protection, qui doit être alors celle de M. Morden, plutôt que celle de M. Lovelace.

En un mot, je trouve dans mon cœur des pressentimens moins terribles lorsque j'attache ma vue sur ce parti, que lorsque je me suis déterminée pour l'autre ; & dans

